

# Les Voix qu'on Etrangle

**Paix! Justice! Vérité!**

J'attends que sur la terre il s'élève des Voix,  
Que sur les Conquérents s'éroulent les pavois  
Et qu'à l'extrémité du malheur, du désastre.  
De l'ombre et de la honte on voit un lever d'astre.

VICTOR-HUGO (La Liberation du Territoire)

Note de la Rédaction

## Pourquoi ce Journal

Après avoir, pendant trois semaines, permis à l'odieuse presse d'information de couvrir d'injures, de calomnies, de mensonges aussi infects que savamment échafaudés, les militants du pacifisme, — des militants loyaux, désintéressés, dont la vie est toute de travail et de probité — un « ordre supérieur de police » est venu interdire, dans nos journaux — *L'Humanité*, le *Journal du Peuple*, *La Bataille*, *Le Populaire*, etc., la publication des ordres du jour de protestation, ainsi que les articles écrits par les amis et défenseurs des accusés.

Ceci est une infamie.

Laisser crier les diffamateurs; empêcher les dif-famés de se défendre, c'est l'étranglement de la vérité; c'est le plus formidable déni de justice qu'on puisse imaginer.

Que craint donc le gouvernement pour agir ainsi? Redoute-t-il à ce point la lumière?

Pour qu'il empêche des accusés de se défendre, a-t-il peur de n'être pas dans son droit en les poursuivant? Enlever à son adversaire tous ses moyens de défense, c'est n'être pas bien sûr de la pureté de sa cause.

Mais nous qui sommes sûrs du bon droit de la nôtre, nous sommes bien résolus à ne pas nous laisser étouffer.

Voilà pourquoi nous avons fait ce journal.

On y trouvera tous les articles qui n'ont pu trouver grâce devant les flibustiers de la police de notre République d'usuriers, d'hommes d'affaires et de banqueroutiers.

Sans doute, la justice nous poursuivra, nous traquera à notre tour.

Qu'importe! nous aurons accompli un impres-

criptible devoir.

Il faut que le peuple sache la vérité.

Car c'est le peuple seulement qui peut exiger la justice.

Et tous ceux qui, dans ce siècle de pourriture, ont échappé à la gangrène morale qui chaque jour s'étend davantage; ceux qui sont restés honnêtes, probes, loyaux (et il y en a encore); ceux qui ont mis leur conscience au-dessus de la corruption; ceux qui souffrent de vivre en la désolante laideur de ce temps; tous ceux-là seront avec nous pour réclamer Justice au nom de la Vérité.

Nous attendons que leur voix se joigne à la nôtre.

Et qu'ils se hâtent, car voici venue l'heure du jugement suprême.

Qu'ils se hâtent! Il n'y a plus à hésiter: il faut vaincre ou mourir!

LES VOIX QU'ON ETRANGLE.

## Demi-Traites

Clemenceau est au pouvoir. « *L'Homme enchaîné* » est devenu « *L'Homme libre* », mais il n'a pas brisé ses chaînes, il entend qu'elles servent à d'autres.

Ni trahison, a-t-il dit, et ceci est bien; ni demi-trahison, a-t-il ajouté, et ceci est grave. Dans la grande nuit, créée soudain par cette formidable parole, les chacals impatients hurlent lugubrement.

L'arrestation d'Hélène Brion, de Piédérière, de Suzanne Dufour, de Moufflard, les perquisitions opérées chez nombres de militants socialistes et syndicalistes, forcent tous ceux qui ont adhéré aux conclusions des conférences de Zimmerwald et de Kienthal à se reconnaître sous l'épithète de demi-traitres.

Demi-traitres à qui? Demi-traitres à quoi? Quels serments avons-nous reniés? De quelle doctrine, de quel idéal sommes-nous les transfuges?

Auquel d'entre nous pourrait-on appliquer l'antique formule de traître à son roi, traître à sa foi, traître à sa patrie?

Notre roi, c'est le peuple dont nous sommes et pour qui nous luttons. Quelles promesses lui fimes-nous, qu'il puisse nous accuser de n'avoir pas tenues, ou plutôt de n'avoir qu'à moitié tenues?

Demi-traitres à notre foi? Jamais elle ne fut plus ardente et plus pure qu'en ces heures tragiques, où l'amoncellement des défaillances, des erreurs et des crimes aurait pu la faire chanceler. Plus que jamais, malgré le fracas terrible du vieux monde qui croule et semble vouloir ensevelir l'avenir, nous croyons au triomphe de la lumière sur les ténèbres, de la fraternité sur la haine, de la liberté sur l'esclavage.

Demi-traitres à la patrie? Pas davantage, ni consciemment, ni inconsciemment. Notre idéal n'est pas la ruine de la France, mais son salut indissolublement lié au salut du prolétariat mondial.

Nous n'avons pas recherché l'ombre propice aux mauvaises actions, nous avons, au contraire, n'ayant rien à dissimuler, souffert d'y être rejetés par le pouvoir. Les événements imposent chaque jour un peu plus nos formules. Contre la vérité, l'artifice ne peut rien.

Mais l'expression « demi-trahison » n'a pas fait fortune. Sans doute par la réserve qu'elle renferme était-elle trop anodine. La presse bourgeoise a trouvé mieux : le « défaitisme ». Les gens graves et mesurés disent encore : le « pacifisme ».

Nous n'avons pas peur des mots. Nous déclarons seulement que si être « défaitiste » c'est être partisan de la défaite de la France, nous ne sommes point défaitistes. Nous avons toujours dit, et nous eûmes d'illustres imitateurs, que la défaite ayant pour résultat de mettre l'un des groupes de belligérants à la merci de l'autre serait un désastre pour la civilisation et la ruine de nos espoirs socialistes. La paix de Zimmerwald, la paix salvatrice, celle que nous désirons, n'est pas une paix de vaincu. Le droit des peuples, de tous les peuples de disposer librement d'eux-mêmes en est la base fondamentale. Mais si être « défaitiste » signifie être adversaire des plans de conquête de nos annexionnistes avoués ou honteux, et des projets de restaurations monarchique et cléricale de la bourgeoisie bien pensante, alors nous sommes résolument défaitistes et il faut avouer que nous sommes en France un certain nombre.

J'étonnerai sans doute les lecteurs du *Matin* et du *Petit Parisien* en disant que nous ne sommes même pas « pacifistes ». Certes, nous voulons la paix, et nous la voulons définitive, mais nous pensons que le socialisme est seul capable d'assurer cette stabilité. Le pacifisme est autre chose. D'essence bourgeoise, il ne vise pas aux transformations sociales qui supprimerait les causes de conflits, il tend seulement à la solution pacifique de ces conflits par le jeu d'institutions aux mains des dirigeants.

La distinction est nette. Cependant ces formules trop brèves nécessitent un plus ample débat. Puisque la censure est maintenant abolie, j'espère que nous aurons bientôt à nouveau l'occasion de nous expliquer,

F. LORJOT.

## La Confusion impossible

Pas un instant, depuis le début de la guerre, je n'ai cessé de lutter pour la vérité.

J'ai lutté partout et toujours pour qu'elle serve l'Internationale ouvrière comme mon pays.

Je suis allé à Zimmerwald, non seulement pour crier la vérité, la défendre et la faire se dresser devant la conscience de mes camarades ouvriers, mais aussi avec le souci primordial de travailler, internationalement, à la faire pénétrer jusqu'au plus profond de la pensée ouvrière. Et c'est pour servir la vérité que j'écris aujourd'hui dans ce journal, et que je m'efforcerai d'y collaborer, dans la mesure où mon labeur quotidien à la Fédération des Métaux me le permettra.

Dans un récent article du *Journal du Peuple* notre camarade Séverine a montré ce que signifient vraiment les appellations de « pacifisme » et de « défaitisme ». Justifiant et défendant « le pacifisme », elle a dénoncé la « volontaire confusion » des journalistes qui, en ce moment, qualifient le « pacifisme » de « défaitisme ».

Notre camarade me permettra de lui dire qu'il y a là plus qu'une « confusion volontaire ». Il s'agit, en réalité, d'une tentative de justification de la part des vrais « défaitistes » qui, par bas calculs ou par suite de leur attitude antérieure n'ont cessé, depuis le premier jour de la guerre, « d'aider » à la défaite de la France. Certes, on criera au paradoxe. Cependant les faits sont là qui prouvent ce que j'avance, et l'avenir le prouvera plus encore.

Les « défaitistes » sont ceux qui, épouvantés par l'ampleur de la catastrophe ont, dès la mobilisation, abdiqué devant les forces déchainées d'un nationalisme dégradant, propagateur de stupides caïomnies, de mensonges bêtes, de haines impuissantes, tueuses d'énergie.

Les « défaitistes » sont tous ceux qui, depuis trois ans, ont nié, caché au pays toutes les vérités, par peur de la vérité intégrale. Les « défaitistes » sont ceux qui, « dictateurs de la calomnie », n'ont pas cessé un seul instant de répandre le venin de la suspicion et du mensonge à travers le pays, semant l'erreur et le doute, étouffant ainsi toutes vérités, parlant toute virilité.

Les « défaitistes » sont ceux qui, alors que la Russie tsariste, n'ayant plus qu'à choisir entre la trahison et la défaite, trahissait ses alliés, ont continué à nier la réalité, à mentir au pays, à calomnier les hommes clairvoyants et sensés qui avaient l'audace de regarder en face les réalités, et de demander qu'on dise au pays toute la vérité.

Les « défaitistes » sont ceux qui, aujourd'hui, injurient de la façon la plus basse et la plus stupide des hommes comme Trotsky et Lénine que le peuple russe soutient et qu'il défendra encore demain, parce qu'il veut la fin de la guerre, parce que, après la mort de cinq millions d'hommes, il aspire enfin à la paix.

Les « défaitistes » sont ceux qui, profiteurs impudents et impunis de la guerre, n'ont vu dans la catastrophe mondiale qu'une merveilleuse occasion d'enrichissement.

Les « défaitistes » sont ceux que l'appel à la raison de lord Landsdowne a fait trembler, et qui font tous leurs efforts, usant alternativement du silence et de l'injure pour empêcher que ce noble cri de la conscience humaine ne parvienne aux peuples meurtris de tous les pays, dont il exprime si bien la pensée profonde.

Les « défaitistes » ce sont tous ceux qui, dans quelque mesure que ce soit, par lâcheté ou par calcul, ont provoqué et créé la situation d'aujourd'hui.

Alors eux, les « défaitistes » véritables, ils ont créé cette appellation nouvelle de « défaitisme » avec laquelle ils espèrent se débarrasser de tous ceux qui osent tenir tête à leur nationalisme « défaitiste ». Ils crient au « défaitisme » pour détourner d'eux les responsabilités et la colère du peuple ouvrier qui ne tardera pas à leur demander compte de tous leurs mensonges et de leurs calomnies.

Pour étourdir le pays, on permet ces campagnes de presse menées par des journalistes — s'il est permis de les appeler ainsi — qui ont toutes licences pour fouiller dans « les poubelles » — selon le mot de l'ancien préfet de police Andrieux — des dossiers de police et ces « défaitistes » peuvent triompher des condamnations de François et Marie Mayoux, les arrestations d'Hélène Brion, secrétaire de la Fédération des Syndicats d'instituteurs et institutrices; de Mme Dufour, institutrice de l'Yonne; Piéderrière, instituteur syndiqué de l'Ille-et-Vilaine, et d'autres encore, car impudemment la liste s'allonge chaque jour.

L'affaire Durand est-elle donc si ancienne que nos gouvernants aient déjà pu l'oublier?

A. MERRHEIM

---

LA  
**Répression Gouvernementale**  
ET  
**l'Orphelinat Ouvrier d'Épône**

---

Poursuivant sa besogne de répression, le gouvernement continue de persécuter tous ceux que la folie guerrière n'a pas atteints.

Le samedi 8 décembre, M. le juge Pachot, accompagné du parquet de Mantes, s'est rendu à notre Orphelinat ouvrier pour y pratiquer la petite violation de domicile — violation légale et protégée par la loi — qui s'appelle perquisition.

Personnellement je suis, paraît-il, coupable d'un grand crime. J'ai pris la défense d'Hélène Brion, j'ai organisé un mouvement de propagande pour la

défendre contre toutes les viles et basses attaques dont elle a été l'objet. Enfin, au nom de notre Orphelinat ouvrier, et après décision du Conseil d'administration, j'ai adressé à tous nos sociétaires une lettre ouverte de protestation contre l'arrestation de notre secrétaire.

Or, en notre République, il paraît que prendre la défense d'un accusé est un cas pendable.

— Comment, ai-je dit à Pachot, il n'est donc pas permis à un accusé de se défendre; et si cet accusé a les mains liées, si vous l'empêchez d'agir, n'est-il pas permis à ses amis d'organiser sa défense et de prendre en mains sa cause?

— Sans doute, sans doute, me répondit ce juge; il est entendu que tout accusé est présumé innocent jusqu'au prononcé du jugement; mais la justice a le droit d'intervenir quant aux moyens employés par la défense.

Voilà bien le grand mot lâché. On veut nous empêcher d'éclairer les consciences.

M. le Juge Pachot, vous n'y parviendrez pas. Quand on se sent dans le droit, on est fort.

Et nous avons cette force-là. Nous sommes des pacifistes, nous ne sommes pas des criminels.

\*\*

Pendant cinq heures à peu près, ces Messieurs, au nombre de cinq, ont fouillé mon bureau, ma bibliothèque, mes papiers personnels, ma correspondance intime et privée, mes travaux littéraires, mes manuscrits et études sur des questions d'éducation et questions sociales diverses. Ils ont remué les archives de l'Orphelinat ouvrier, la correspondance de nos sociétaires, les livres de comptabilité de l'Orphelinat, etc., etc...

Ils ont même visité ma chambre et mon cabinet de toilette!!!

Ils n'ont trouvé : ni correspondance avec des militaires, ni correspondance avec l'Allemagne, ni traces d'intelligence avec l'ennemi, ou de commerce avec lui; ni provocation de militaires à la désobéissance; ni, ni, ni... ni surtout des mandats ou bordereaux émanant du kaiser ou de ses sbires.

Ouf! je respire. Je n'ai pas encore mérité la potence.

Naturellement on m'a saisi des papiers. Il fallait bien, n'est-ce pas, pour l'honneur de la police! que ces Messieurs ne s'en retournassent pas les mains vides.

Et M. Pachot a dit avec un mouvement d'humeur :

— Oui, j'emporte du poids! Mais je n'emporte rien de ce que j'étais venu chercher.

Qu'étiez-vous donc venu chercher M. le Juge?...

Au demeurant, il a été des plus convenables, ce juge; convenable aussi le commissaire de Mantes; convenables également les gendarmes, fort gênés de la besogne à laquelle ils participaient, et qui ont cru de leur devoir de s'excuser de leur visite et du dérangement causé.

— Oh! leur ai-je dit, vous n'avez pas à vous excuser. Vous exécutez la loi, et moi je la subis. *Dura*

*lex, sed lex!* Dans quelques jours vous serez peut-être chargés de venir m'arrêter?

— O Madame! me dit avec animation le lieutenant de gendarmerie; mais cela n'en viendra pas là, voyons; ce n'est pas grave tout cela.

Espérons-le! Je n'aspire nullement au martyre.

\*\*

Pendant qu'il accomplissait sa petite — *et délicate!* — besogne, M. Pachot daigna se livrer aux douceurs de la discussion avec Louis Tribier et moi-même.

Ainsi il nous confia que lui aussi était pacifiste, et qu'il désirait de tous ses vœux la fin de la guerre.

Ce rapprochement de goûts nous charma infiniment, en même temps qu'il nous rendit perplexes; car comment expliquer qu'un pacifiste pousse des pacifistes?

Enfin ne cherchons pas!

M. Pachot fut également de notre avis en ce qui concernait la besogne de la presse, qu'il accabla de tout le mépris qu'une conscience droite voue à la fourberie et au mensonge.

Lorsqu'il fut sur son départ, je dis à M. Pachot :

— Nous pouvons nous attendre à trouver notre petite tartine, demain, dans le *Matin* et consorts.

— Dans tous les cas, me dit-il avec beaucoup de dignité, croyez bien, Madame, que je n'y serai pour rien. Car je ne donne jamais aucun renseignement à la police.

— Vraiment, lui dis-je? Comment, en ce cas, expliquer tous les racontars du *Matin* sur les fameux dossiers que détenait la justice en ce qui concernait Hélène Brion?

Il eut un geste vague.

— M. le Rédacteur du *Matin* nous a affirmé les tenir de l'instruction. Il nous a affirmé qu'un journaliste qui connaît son métier avait ses grandes et petites entrées dans le bureau des juges, et qu'il arrivait ainsi à être au courant de bien des choses.

M. Pachot s'indigna et traita fort mal le rédacteur du *Matin* et les journalistes — qu'il qualifia même « d'infects »...

Je veux bien admettre que M. Pachot ne cumule pas les fonctions de juge, de reporter et de journaliste, car ce serait une besogne écrasante; mais comment expliquer pourtant la nuée d'articles qui parurent le dimanche 9 dans tous les grands journaux d'information?

La perquisition a pris fin à 2 heures; Epône est à 49 kilomètres de Paris; il n'y existe ni reporters ni journalistes.

Comment la grande presse parisienne a-t-elle été si bien et si vite renseignée?

\*\*

Je me trompe, je devrais dire : si mal renseignée! Comme toujours, elle s'est livrée aux fantaisistes élucubrations qui lui sont coutumières.

L'Orphelinat ouvrier — a dit celui-ci — a été fondé par Sébastien Faure. Madeleine Vernet, à dit un autre, était familière des milieux anarchistes. Un autre dit que je suis la fille spirituelle de Sébastien

Faure.

Tous ces rapprochements ont un but qu'on devine. La désastreuse affaire qui a entraîné la chute de Sébastien Faure est tout entière entre les lignes de ces diffamations.

En me prétendant liée à Sébastien Faure on veut tout simplement essayer d'entacher ma vie.

Mais je ne crains pas la calomnie, plus sur ce point que sur les autres. Tous ceux qui me connaissent savent à quoi s'en tenir sur ce sujet.

Enfin je suis une défaitiste, une révolutionnaire une éducatrice dangereuse. Et allez donc; c'est vite fait une réputation!

\*\*

Il y a même une voix qui s'élève pour poser la sempiternelle question : « d'où vient l'argent? »

L'argent? Mais oui voyons, l'argent de l'Orphelinat ouvrier, d'où vient-il? — Pensez donc, si les petits prolétaires français allaient être élevés avec de l'argent allemand? Cela ne serait plus tenable.

Rassurez-vous, bonnes gens; c'est avec l'aide matérielle du prolétariat français qu'ils sont élevés, nos petits; c'est la solidarité fraternelle des travailleurs de nos organisations ouvrières qui le fait vivre, notre Orphelinat ouvrier.

Oh! sur ce point, je ne permettrai pas la moindre équivoque. La caisse de notre Orphelinat ne touche pas de subsides louches; pas d'argent allemand! mais pas d'autre non plus : ni fonds secrets ou malpropres.

Tous les grands journaux d'information n'en pourraient pas dire autant.

Et si, poursuivant son œuvre néfaste, la police infâme voulait, sous couleur de justice, poursuivre, traquer, détruire la maison familiale des petits prolétaires, j'espère bien que vous ne lui laisseriez pas accomplir pareille besogne, travailleurs mes amis, — membres de nos organisations syndicales et socialistes — et que le prolétariat tout entier se lèverait pour défendre une de ses œuvres qui doit lui être chère entre toutes, parce qu'elle représente l'avenir, tout ce qui nous reste à présent d'espoir, toute notre raison de lutter et de rester forts en face de l'adversité.

Et j'ai raison d'avoir confiance en vous, n'est-ce pas — ô travailleurs, mes amis?

MADELEINE VERNET.

---

---

## Échos Défaitistes

---

---

Rue des Archives :

*Un groupe de femmes passe et s'arrête devant les affiches de l'emprunt.*

*Alors l'une d'elles — une brave ménagère ayant à la main son filet de provisions — se tournant vers les passants, dont je suis :*

*— Ah! oui, ils nous bourrent le crâne, avec leur emprunt pour la Victoire. La victoire, c'était de finir la*

guerre après la Marne. Ça aurait épargné des hommes et de l'argent; c'était ça la victoire. Mais leur victoire à présent, on peut bien dire que c'est une défaite.

\*\*

Aux Buttes-Chaumont, je croise deux femmes, dont l'une a un bébé sur les bras. Elle dit à l'autre : Si c'était les femmes, y a longtemps que ça serait fini.

— Crois-tu?

— Tiens, les femmes n'auraient jamais eu la patience d'attendre trois ans et demi. Mais les hommes, ça se laisse monter le coup. Ça c'est vrai!

— Tandis que les femmes! — Non vois-tu, elles auraient plutôt mis le feu à la Chambre des députés; mais elles les auraient bien obligés à faire la paix.

\*\*

Ma laveuse :

— Enfin, v'là qui veut plus nous donner que 200 grammes de pain, à c' qui paraît. Ben, tant mieux; c'est encore de trop. Ils n'ont qu'a nous laisser sans pain tout à fait. Alors on fera la révolution, et ça fera finir la guerre.

\*\*

La dernière est de mon neveu (9 ans) :

— Dis donc, maman, le maître d'école il a dit qu'il fallait qu'on donne de l'argent pour fabriquer des canons et des fusils, pour que la guerre finisse plus tôt; mais il me semble, moi, que si on ne faisait plus du tout de fusils ni de canons, la guerre serait finie tout de suite...

— La vérité sort de la bouche des enfants!

LA VOYAGEUSE.

## A ces Messieurs d'en Haut

Hélène Brion « l'agitatrice dangereuse » fut inculpée de propagande défaitiste dans les premiers jours d'août 1917. Quelques interrogatoires jusqu'au 21 août, et après, silence absolu.

Dame Administration se crut forcée de sévir, et Hélène Brion fut suspendue de ses fonctions d'institutrice. Au 1<sup>er</sup> octobre, elle ne put reprendre sa classe, et eut ainsi tous les loisirs voulus pour continuer de « démoraliser le pays ».

Voyons, Monsieur d'en Haut, un peu de logique, si cela vous est encore possible.

Si Hélène Brion était capable d'ébranler les fronts du Nord, de l'Est — restons-en à la France — de semer la révolte jusque dans les coins les plus reculés du pays (quel pouvoir!), pourquoi ne pas l'avoir emprisonnée au commencement d'août?

Vous avez manqué de clairvoyance, Messieurs, et je devais les tristes réalités de l'heure présente, combien vous devez éprouver de remords.

Avec les moyens divers et variés dont vous disposez — fouilles dans les maisons honnêtes, correspondance ouverte, lettres arrêtées — comment laissez-vous pénétrer la « propagande infâme »?

Ce qui était dangereux pour le salut du pays, vous deviez l'arrêter. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

Allons, Messieurs, un peu de courage.

Vous ne voulez pas que l'on parle de paix — et la paix que nous voulons, sachez-le, est tout le contraire de la défaite. Qu'allez-vous donc faire des deux tiers de la population qui souffrent depuis trois ans, et qui du fonds du cœur crient avec nous : « Assez »?

Nous arrêter tous? Allez-y, mais faites vite, car dites-vous bien que notre nombre ira sans cesse grandissant, et que malgré vos géoles et le baillon que vous voulez nous imposer, nous aurons encore assez de voix pour nous faire entendre, et c'est à pleins poumons que nous vous crierons : « Assez »!

HENRIETTE IZAMBARD.

## La Crise du Papier

Il paraît qu'une loi de restriction sur l'emploi du papier en imprimerie est en train de s'élaborer.

De nombreuses interdictions vont surgir; et soyons-en sûrs, la liberté d'opinion est particulièrement visée là-dessous. Les brochures et publications seront soumises à un contrôle rigoureux et ne seront autorisées qu'autant qu'elles paraîtront utiles?

Mais qui sera juge? Les socialistes ou Maurice Barrès et les chevaliers de l'Action Française?

Ne nous ne le dissimulons pas, c'est encore une atteinte à la liberté. Mais pour commencer, puisque le papier devient si rare, nos dirigeants pourraient-ils nous dire pourquoi ils en gâchent tant à propos de l'emprunt : affiches, prospectus, images, rien n'est épargné.

Tout de même, il faut croire que populo n'est pas pressé de vider son bas de laine, pour qu'il soit nécessaire de tant lui en dire.

Alors, à quoi bon ce gâchis de papier? Parions que si on l'employait à faire des affiches, des tracts et des papillons criant : Vive la Paix! on serait compris de tous les cœurs français.

## Le Tigre et la Classe Ouvrière

Il ne faut pas que la classe réactionnaire et clérical se frotte les mains par l'arrivée de Clemenceau au pouvoir, car ce n'est pas le Tigre qui fera trembler la classe ouvrière; nous sommes décidés à nous faire respecter par n'importe quels moyens; il ne renouvellera pas ses exploits du temps de paix : Villeneuve-Saint-Georges, Draveil... Aujourd'hui plus qu'hier, notre force augmente, notre courage n'a plus de limites. Aux actes de violence ou de répression qu'il pourrait prendre contre la direction des organisations ouvrières, nous répondrons : présent, contre lui et la clique réactionnaire.

Nos luttes, depuis août 1914, sont dues à des accaparements dont la classe ouvrière est l'éternelle victime. Si les grèves de 1916, qui ont eu lieu dans toute la France, ont éclaté, c'est que, comme toujours, il y avait des responsables, mais ces responsables ne se trouvaient pas de notre côté, ouvriers et ouvrières, exploités honteusement par le capitaliste, se sont vus dans l'obligation, pour arracher les

salaires nécessaires à leur vie et à celle de leurs enfants, d'employer le suprême moyen de la grève.

La guerre n'est rien à côté de l'action que la classe ouvrière fera un jour et qui sera proportionnée aux moyens qu'aura employés le Tigre à notre égard ; le jour où il taillera l'arbre à la tige, les ramifications des branches se grouperont et de nouveaux militants sortiront de nos rangs.

On verra venir bientôt devant le Parlement la questions des loyers. Quelle sera la décision du Gouvernement ? Je l'ignore, mais en tout cas, en homme sage, je dis que si le Gouvernement tranche cette question en faveur des propriétaires, je dis donc à Clemenceau : c'est la guerre civile que vous cherchez !

Il en est de même pour les campagnes qu'entreprend chaque jour la presse à l'égard des militants instituteurs, avec ce mot qui n'a aucun sens à mon avis : défaitisme ! Une fois pour toutes, que veut dire défaitisme ? On essaye de calomnier, de voir chez les uns et les autres des vendus aux millions de Bolo. La pensée et la raison des hommes sincères sont restées inébranlables pendant la guerre, malgré la presse chauviniste.

Défaitiste ! s'il en est ainsi, je le suis ; la guerre, je la maudis pour les horreurs et les maux qu'elle engendre, quoiqu'elle fût bien menée par les gouvernants et les capitalistes, de façon à nous faire prendre des vessies pour des lanternes. Je la condamne et avec moi, toute la classe ouvrière.

Ne jouons plus, M. Clemenceau, et commencez à reconnaître, dans votre première séance, le tort que l'on a eu d'avoir arrêté Hélène Brion. Ceux qui la connaissent voient en elle une femme douée d'un sentiment de sincérité et de désintéressement pour tout ce qui lui est cher.

La guerre, elle la combat comme elle peut, sans avoir recours à l'argent infect de qui que ce soit. Aimée de tous ceux qui ont pu l'approcher, elle peut être sûre que son arrestation n'a fait que donner des forces autour de notre œuvre qui est l'*Internationale ouvrière*, au-dessus de la guerre. Et l'heure où il faudra prendre publiquement position, notre langage ne sera que plus volumineux, et les vainqueurs d'aujourd'hui trouveront en nous les énergiques adversaires de demain.

Nous n'avons pas déposé les armes, bien au contraire, nous les fourbissons, sans tenir compte d'aucune considération des mesures de répression que vous prendrez.

La situation révolutionnaire que nous attendions sans trop l'espérer se crée, et chaque jour se précise de plus en plus. La révolution que nous souhaitons semble de plus en plus inévitable. Des hommes disparaîtront qui l'auront activement préparée, d'autres surgiront, j'en connais beaucoup, qui ne tergiverseront pas.

La classe ouvrière ne craint pas l'arrivée de Clemenceau au pouvoir, car de son attitude dépendra notre action, qui ne restera pas vaine, malgré ses cris de fauve.

MARCEL SALAUN,

## Au peuple !

Et voilà deux mois qu'Hélène Brion est sous les verrous, huit semaines qu'elle est privée d'air et de lumière, soixante jours qu'elle est sans feu dans une cellule froide et triste !

Son innocence absolue ne fait de doute pour aucun de ceux qui la connaissent ni pour aucun de ceux — civils ou militaires — qui ont pris connaissance de son dossier.

Elle a été injustement arrêtée ; elle est injustement conservée en prison ; sera-t-elle aussi injustement condamnée ?

C'est probable ! L'odieuse condamnation des époux Mayoux nous le prouve suffisamment !

Qu'attend-on pour faire cesser toutes ces iniquités ? Sommes-nous donc arrivés au dernier degré de véulerie et de lâcheté, et nous faut-il le knout du « Petit Père » de toutes les Russies, pour nous réveiller ?

Quoi ! voilà trois ans que le sang coule à flots, trois ans que la misère morale et matérielle s'accroît dans tous les coins du globe et nous restons là, les bras croisés, n'osant même pas montrer notre indignation.

On nous bâillonne avec la censure, on perquisitionne chez un grand nombre de militants, on enferme les femmes pour des propos faussement interprétés par de vils mouchards et nous laissons faire !

A ça, la bêtise et l'inertie humaines sont-elles arrivées à un tel point qu'il faudra que l'humanité entière disparaisse sous la saignée générale ?

Allons-nous laisser la bande qui nous dirige continuer ses incohérences et nous mener tous à notre perte ?

Ces longues files de femmes qui stationnent par le froid et la neige aux portes des boulangeries pour avoir 2 livres de pain ; à la devanture des marchands de couleurs et des épiciers pour obtenir 1/4 de litre de pétrole, ne nous disent-elles donc rien ?

N'y aura-t-il pas un cri de suprême révolte qui jaillira de toutes les poitrines pour crier encore et toujours : Assez d'hommes tués, la paix ! Assez de femmes et d'hommes emprisonnés, la paix ! Assez de ventres affamés, la paix ! Assez de deuils, assez de misères morales, la paix ! la paix !! la paix !!!

Allons, Peuple, sors enfin de ta somnolence !

N'as-tu donc plus dans les veines le sang de nos pères les vieux Républicains de 48, qui ne voudraient pas te reconnaître s'ils revenaient parmi nous ?

Réveille-toi ; montre que tu es, que tu existes, que tu peux tout ce que tu sauras vouloir.

Ne te laisse plus abreuver par les mensonges qui depuis trois ans ont tué tes enfants. Il y en a encore qui peuvent être épargnés ; sauve-les donc, et montre à nos frères et sœurs de tous les pays que si tes ancêtres ont su renverser la Bastille, toi, tu saurais aussi mettre à terre l'édifice de mensonges et de haines que certains essayent d'édifier pour le remplacer par un édifice de justice, de bonté et d'amour !

Henriette IZAMBARD.

# La République Impérialiste

Je pensais, ces jours-ci, que nous étions revenus aux beaux temps de l'Empire.

Perquisitions sur perquisitions; fouilles dans les bureaux de postes; saisies des lettres et correspondances; en un mot violation du droit des gens sous toutes les formes: violation du domicile; violation de la vie privée; violation de la pensée; violation des individus. Rien n'y manque.

Les militants un peu connus ne peuvent se risquer dans les rues de Paris.

« Sans sentir la douceur d'une invisible escorte » comme dit Rosland dans « l'Aiglon ».

Dans la rue, sur la plate-forme du tramway, partout enfin où l'on n'est pas chez soi, on n'ose risquer une conversation sérieuse, on a commel'intuition que des oreilles écoutent, dans l'ombre; un relent de mouchard empeste l'air qu'on respire. L'oppression étreint les poitrines; il semble qu'on vive dans un état de cauchemar continu.

Et nous sommes, paraît-il, sous un régime de Liberté.

Non, notre République d'oppression et de mensonge n'est pas celle pour qui fut versé le sang de nos martyrs; — non, cette République de policiers et de diffamateurs, n'est pas plus la République rêvée par nos pères et pour laquelle ils sont morts, que le Catholicisme des curés n'est le Christianisme prêché par Jésus.

— République Impérialiste! disais-je hier, en parlant du régime.

Oui, c'est bien là le titre qui convient.

Et, pour en finir, laissez-moi vous citer ces quelques lignes d'une chanson satirique qui se chantait sous Napoléon III, et qui était frappée d'interdiction, naturellement.

- « Vite en prison, messieurs les Démocrates,
- « Vite en prison vous l'avez mérité
- « Car sans respect pour les aristocrates
- « Vous avez dit : Vive la liberté!
- « Moins fou que vous, sans en craindre les suites
- « Voici mon cri, jugez si j'ai raison :
- « Vive les grands, les tyrans, les jésuites,
- « En criant ça on n'a pas peur la prison!

— Dites-moi s'il y a une grande différence entre l'Impérialisme de Napoléon et la République de Clemenceau?...

M. CAVELIER.

## Hélène BRION

On a arrêté Hélène Brion, institutrice syndicaliste, professant dans la banlieue de Paris. Et immédiatement la calomnie s'est répandue: comme elle n'a pas de fortune et qu'on ne peut lui dire: d'où vient l'argent, c'est un autre système de délation qui s'est fait jour.

Hélène Brion aurait invité des soldats à la désertion, eu des relations avec Almercyda, aurait cherché à se faufiler dans les lignes françaises, et caché dans ses appartements le citoyen Cochon, etc...

Toutes les fantaisies d'imagination des journaux à tant la ligne comblent les colonnes des quotidiens. Quelques amis d'Hélène Brion ont déjà réfuté dans la presse

ces allégations mensongères.

Mais ceux qui lancent le venin savent bien que le bon public, facile à conquérir avec le scandale, considérera la victime comme une criminelle, ce dont elle se moque. Car ce n'est que cela qu'ils cherchent. Jeter le discrédit sur une personne, la reléguer au rang des créatures vénales, voire des inconscientes, pour affaiblir l'œuvre, pour annihilier la portée.

Car, en somme, qu'a fait Hélène Brion? Elle a fait de la propagande syndicaliste et antimilitariste. Elle ne s'en est pas caché. Elle est membre ou secrétaire d'une quantité d'associations. Ses relations lui ont permis de toucher nombre de gens. Et la guerre, qu'elle ne peut envisager sous le même aspect que les exaltés, ne lui a pas fait changer ses opinions. Elle a analysé et critiqué de bonne foi, la mégère sanglante. C'est son droit de femme. L'homme à poigne ne nous laisserait pas dire probablement que c'est un devoir.

Nous ne connaissons pas Hélène Brion. Nous ne savons au juste à quelle limite aboutit sa pensée.

Mais ce qu'on a dit d'elle — et elle a de nombreux amis — suffit pour que nous ne laissions pas subsister les grossières affirmations des policiers d'imprimeries toujours prêts à pousser les gouvernements dans la voie de la guerre civile. Et ce sont eux qui osent se plaindre.

Les journaux disent qu'Hélène Brion est allé à Kienthal et qu'elle projetait d'aller à Stockholm.

Elle n'est pas allé à Kienthal et n'ira pas à Stockholm. C'est d'autant plus sûr que Clemenceau l'a mise à l'ombre.

Mais sous ces imputations à une institutrice syndicaliste qu'on accusera bientôt d'avoir fait échouer quelques offensive, on devine le désir de déconsidérer dans l'opinion les associations syndicalistes et le parti socialiste qui ont un programme de guerre et que les événements placeront demain au faite des responsabilités.

La vérité sur Hélène Brion, voilà ce que nous contraindront à dire les faiseurs de scandales, qui nous ont déjà pas mal endolori la tête.

ROSE FROSSARD. (Populaire du Centre, 4-12-17.)

## La Leçon des Bourgeois

### L'Émeute dans la Rue

Lors de la perquisition à Epône, M. le juge Pachot me reprocha de prêcher la haine.

Je bondis sous l'insulte.

— Moi, prêcher la haine, m'écriai-je; moi qui ferais presque du christianisme à force de prêcher la fraternité et l'amour.

Je saisis un numéro de la « Mère Educatrice » qui se trouvait sous ma main; et lui soulignant la devise que le journal porte en exergue :

*Quand on aime, tout est facile!*

— Tenez, lui dis-je, voilà ma devise; est-ce de la haine, cela?

Il secoua la tête.

— Enfin, me dit-il, vous admettez la révolte.

— Sans doute, dui dis-je; mais la révolte n'est pas la haine. La révolte est l'apanage des bons, des cœurs sensibles; de ceux qui souffrent avec toutes les misères humaines. L'égoïste, qui s'enferme dans la quiétude de son « moi » est rarement un révolté.

— Enfin, me dit-il, vous avez, il n'y a pas longtemps, prêché l'émeute dans la rue.

C'était vrai. J'avais quelques jours auparavant déclaré, en pleine réunion, que nous ne devons pas permettre qu'une des nôtres soit sacrifiée; que nous devons nous solidariser avec elle — puisque ses idées étaient nôtres — dussions-nous descendre dans la rue pour défendre ces idées et y mourir sur des barricades.

— Au moins, avais-je dit, nous mourrions pour notre cause à nous; et non pour la cause du capitalisme...

C'était à cela que M. Pachot faisait allusion.

Je le regardai :

— Voulez-vous me dire, lui dis-je sans me fâcher, ce que c'était que la prise de la Bastille le 14 juillet 1789, sinon une émeute dans la rue? — émeute dans la rue dont a bénéficié la bourgeoisie dont vous êtes.

Et toutes les étapes de la Révolution Française n'ont-elles pas été autant d'émeutes dans la rue? — Mais voyons, notre République actuelle, dont vous êtes un fonctionnaire, n'est-elle pas édifiée sur l'Émeute dans la rue?

Que voulez-vous, la bourgeoisie a donné aux peuples d'excellentes leçons; elle lui a montré comment il fallait s'y prendre pour secouer le joug quand il devenait trop pesant.

M. Pachot jugea prudent de ne pas me répondre. Il est probable qu'il connaît son « Histoire de France » cet homme.

Il préféra en rester là.

Il est bien vrai que les Bourgeois ont été pour nous des « Maîtres ». Ils nous ont donné d'excellentes leçons de volonté et d'énergie.

Et cela ne date pas d'hier. La lutte des communes contre la royauté au moyen âge est bien connue.

La Bourgeoisie a pris naissance dans les communes; — de même qu'aujourd'hui une République nouvelle prend naissance dans nos organisations ouvrières.

Lentement, elle a grandi, cette bourgeoisie; au travers des royautés — à leur insu, malgré elles, aidée même par leurs fautes et leurs défaillances — elle s'est fortifiée et est devenue une puissance, un Etat dans l'Etat. Un jour vint où la muraille qui l'enserait fut trop étroite. Les privilèges étaient devenus des chaînes. Il fallait rompre ces chaînes et renverser les murailles.

Et ce fut l'instauration d'un régime nouveau, dont la prise de la Bastille fut l'inauguration.

Ainsi, au sein de nos organisations ouvrières, une société nouvelle s'élabore. Ce n'est encore qu'un ferment. Mais lorsqu'il aura accompli son œuvre, faudra que surgissent les temps nouveaux.

La Bourgeoisie le sait bien, elle; puisque c'est là son histoire.

Et, de toutes ses énergies, elle défend la place conquise. Cramponnée à sa Constitution, appuyée sur son code, elle se fait un rempart de sa légalité mal étayée, et dont toutes les craquelures apparaissent aux rayons de l'aube naissante.

Elle sait qu'elle devra disparaître; et féroce, âprement, elle lutte pour retarder l'instant fatal; pour jouir quelque temps encore, de ses privilèges.

Mais nous assistons, aujourd'hui, au commencement de son agonie. La guerre — la néfaste guerre qui dure depuis trois ans et demi — en est une des phases — non la moins tragique.

De cette guerre, la bourgeoisie va sortir amoindrie, — affaiblie par ses propres fautes, comme jadis la royauté. Le grand Conflit Européen qu'elle n'a pas su maîtriser, prouve son impuissance à donner au monde une constitution rationnelle.

Son heure est venue!

Peuple es-tu prêt pour prendre en mains les rênes de ta destinée?

Songez-y bien. Nous voici arrivés à un tournant de l'histoire.

Que nous réserve demain?

Je ne me pose pas en prophète. Cependant, je me dis que la pire chose serait peut-être une révolution. Depuis trois ans le peuple est saigné aux quatre veines. Et ce n'est pas après une saignée qu'on peut prendre part à un match de boxe.

Alors, que faire?

Mon Dieu, rappelons-nous que le peuple a encore à sa disposition une autre force : la force des bras croisés. Qu'il arrête son labeur quotidien et immédiatement la vitalité sociale s'arrête.

La grève générale, alors? — Eh bien, quoi, c'est son droit. Jadis les esclaves romains n'avaient que ce seul droit : se retirer sur l'Aventin et s'y croiser les bras. Ce geste était leur force.

Qu'il soit la nôtre.

Faisons comprendre à nos « Maîtres » que c'est nous qui détenons la puissance, parce que nous détenons le travail, qui est une valeur réelle, tandis que leur capital n'est qu'une valeur fictive que nous détruirons le jour qu'il nous plaira.

Faisons-leur crédit de quelques années encore; et pendant ce temps, travaillons à nous instruire, à nous fortifier l'esprit. Travaillons à préparer cette Internationale, que nous avons beaucoup chantée; mais dont nous avons oublié d'étayer les bases.

Là aussi la Bourgeoisie nous a donné une leçon. Elle nous a montré que le capital n'avait pas de Patrie.

Pourquoi le travail en aurait-il une?

Allons, prolétaire, comprends donc la leçon de tes maîtres.

Tu vas toucher au port.

Sois prudent; manie le gouvernail avec habileté et sagesse, et prends garde qu'une fausse manœuvre, qu'un mauvais coup de barre, te rejette au milieu des écueils.

Médite la leçon du passé, et relis l'Histoire. C'est le meilleur et le plus salutaire des livres.

MADELEINE VERNET.